

Quand on évoque les femmes de la Commune de Paris, c'est le nom de Louise Michel qui vient à l'esprit, et souvent le seul. Pourtant la Commune de 1871, qui fut un grand moment de notre Histoire, ne manqua pas de combattantes, valeureuses à plus d'un titre, restées, hélas, injustement méconnues du grand public malgré leur courage et leur lucidité.

C'est l'une d'elles que je viens évoquer ici : une Bretonne, Nathalie Le Mel. Un nom qui revient souvent dans les documents de la Commune et particulièrement au bas d'affiches ou de tracts s'adressant aux femmes de la capitale et le plus fréquemment en tête des signataires. N'était-elle pas dirigeante de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés ? Mais Louise Michel, dont les mérites furent grands, a éclipsé par ses talents d'oratrice, ses écrits et son exaltation d'autres femmes dont les mérites, non moins grands cependant, furent plongés dans l'ombre.

Nathalie Le Mel naquit à Brest le 26 août 1826, d'un père corroyeur, fils lui-même d'un corroyeur de Landivisiau, petite ville alors siège de nombreuses tanneries¹. Le père de Nathalie, Alain Duval, débuta à Brest, ce métier de la préparation du cuir qu'il exerça longtemps tandis que son épouse tenait un modeste débit de vins, place Médisance. En 1845, il est électeur censitaire, c'est-à-dire que le droit de vote lui est accordé en raison d'un certain niveau de ressources, car en dessous on n'en était pas digne ! La mère, née Catherine Hardy, en 1799, était de Paimbœuf.

On remarque que sur l'acte de naissance de Nathalie, il n'est pas fait allusion à ce commerce de boissons. Le père y est dit corroyeur et il n'y a aucune profession revendiquée pour la mère. Si Monsieur Alain Duval, son père, signe avec aisance l'acte de naissance de sa fille, de même que le premier témoin, un sieur Rivière, marchand de parapluies au paraphe impressionnant, l'autre témoin, Jean Vaillant, batelier au passage de Plougastel – il fait traverser sur un bac l'aber de l'Elorn – ne sait pas signer.

1 - J.-F. Broussemiche : *Voyage dans le Finistère en 1829, 1830 et 1831*. PR II 8-119.

Nathalie Le Mel

Guère plus de précision sur l'acte de mariage qui le 25 août 1845 unit Nathalie à Jérôme Adolphe Le Mel, 26 ans, sept années de plus que la mariée. Son père était décédé en Guyane un an plus tôt et il habitait avec sa mère, 47 rue Royale². Cette rue, qui menait aux quais de la Penfell, venait des hauteurs du nord-est brestois. Au passage, elle traversait la place de Médisance où se tenait un marché de paysans des confins brestois et était à cette époque la rue la plus commerçante de Brest. Elle descendait une pente assez rapide au creux d'un vallon entre les hauteurs de la rue de Siam – qui n'était pas encore reliée par un pont au quartier de Recouvrance de l'autre côté de l'aber de la Penfell (alors fréquenté tant par la marine de guerre que par les bateaux marchands) et l'autre celle du quartier de Kervavel. Ce vallon de la rue Louis Pasteur, que bien des vieux Brestois regrettent encore, fut comblé lors de la reconstruction de la ville.

La place Médisance – plus tard Marcellin Berthelot – était alors le passage obligé de tous ceux qui descendaient vers les quais animés de la Penfell, ou en remontaient.

2 - Cette rue porta - au gré des régimes - successivement les noms de rue Royale, rue Impériale, rue Royale à nouveau, Grand'Rue et Louis-Pasteur.

Un lieu de commérages qui lui donnèrent son surnom. C'est alors qu'elle s'appelait rue Royale, non loin de la Place Médisançe, où la mère du jeune époux, Adolphe, exerçait le métier de marchande en bonneterie (son fils avait abandonné, comme son épouse, son premier prénom pour n'user que du second). Adolphe est ouvrier relieur. Le père de Nathalie se dit toujours corroyeur sur l'acte de mariage. Il devait décéder peu après. Rien n'est toujours précisé en ce qui concerne l'occupation de la mère de Nathalie qui, elle, est déclarée sans profession et habitant toujours chez ses parents, 40 place Médisançe.

On connaît les témoins de cette union : Jean-François Connan, 26 ans, pâtissier ; Pierre Dormon, douanier, 37 ans, « beau-frère de la contractante » et domicilié à Crozon ; Jean-Paul Duval, corroyeur (frère de Nathalie ?), 22 ans ; et Auguste Brichet, ébéniste, 25 ans. « *Les premier, troisième et quatrième témoins sont domiciliés à Brest* ».

On relève que si les signatures de Nathalie, de sa mère, du jeune mari et de la mère de celui-ci, M^{me} V^{ve} Le Mel, sont aisées, les témoins semblent, en revanche, moins familiers avec l'usage de la plume. Par ailleurs, nulle mention de ce débit de vins

Nathalie Le Mel

que le corroyeur et son épouse, ou sa famille, tiendraient place Médisance. Cependant signalons que, bien plus tard, un rapport de gendarmerie daté de juillet 1872 et écrit pour l'instruction du jugement de la communarde Nathalie Le Mel précise, qu'après la mort de son père en 1845, la mère de Nathalie continua à s'occuper du débit de boissons. Il s'agissait vraisemblablement d'un modeste établissement comme il en existait tant du genre à l'époque. Il était proche de Keravel, quartier de mauvaise réputation, non sans raison. Ce même rapport de police nous donne quelques indications sur la jeunesse brestoise de Nathalie qui *« comme sa mère jouissait de l'estime publique, sa conduite et sa probité étaient exemptes de tous reproches, ses fréquentations se bornaient aux personnes de son voisinage qui en conservent un bon souvenir »*.

On sait aussi que ses parents firent des sacrifices pour doter leur fille d'un niveau d'instruction peu répandu à l'époque en milieu populaire. Les filles du petit peuple étaient encore moins gâtées, en ce domaine, que les garçons et nombre d'entre-elles finissaient dans la prostitution.

Nathalie se passionna très tôt pour la lecture et cela fut probablement pour quelque chose dans la future décision du couple d'aller tenir une librairie à Quimper, à laquelle son mari aurait accolé un atelier de reliure.

Nathalie avait, tout compte fait, un sort que bien d'autres jeunes gens pouvaient lui envier, quand tant d'entre eux restaient plongés dans l'ignorance.

Cette place Médisance, coupant la Grand'Rue bordée de petits commerces, était donc au cœur le plus vivant du Brest d'alors. Lieu de passage fréquenté puisque chemin emprunté sur la rive brestoise par les ouvriers du port, civil ou militaire, pour se rendre à leur travail ou en revenir. Un certain nombre d'entre eux devaient bien faire escale au débit des Le Mel. Sur la place Médisance s'agitaient les paysannes, venues vendre les produits de leur ferme, et leurs clients. Nathalie devait aider ses parents au petit débit de boissons, ce qui fit d'elle le témoin de bien des rencontres. Elle dut entendre, dès son jeune âge, les discussions entre ouvriers, entre paysans et leurs commentaires des événements locaux relatés au comptoir.

Gens pauvres, certes, mais non écrasés et encore moins résignés pour beaucoup, puisqu'en 1840 on signale un mouvement des

Nathalie Le Mel

ouvriers tailleurs à la pièce par solidarité avec leurs camarades parisiens et qu'en novembre 1841, on fait grand bruit autour de la condamnation de sept ouvriers par le tribunal correctionnel pour délit de coalition, c'est-à-dire de grève.

En 1843, on signala une mutinerie larvée du personnel de l'arsenal en protestation contre des licenciements et deux à trois cents ouvriers manifestèrent en ville, notamment en remontant la Grand'Rue.

La vie était dure à ces gens. Population laborieuse, mal rétribuée quand elle avait du travail, souvent proie d'un chômage chronique qui en jetait une bonne partie dans la détresse, surtout chez les « ouvriers de ville » (ne travaillant pas pour la marine militaire) et les journaliers.

D'autres malheurs vinrent noircir un tableau déjà sombre, la cherté grandissante des produits alimentaires de base, provoquée par des accapareurs qui établissaient des fortunes grâce à la spéculation.

Les pommes de terre étaient devenues rares du fait d'une maladie qui avait appauvri les récoltes et les paysans. Le blé, le seigle étaient rares aussi, les récoltes de grains de ces années-là ayant été déplorables.

Le nombre de mendiants recensés en ville était passé de 192 en 1845, l'année du mariage de Nathalie, à 309 en 1847. Sur 1 690 naissances enregistrées à Brest, si on trouve 27 « enfants naturels » (nés hors mariage) reconnus, il y en a 208 qui sont abandonnés. Et le nombre de ces pauvres petits s'accroît chaque année³.

L'historien Louis Ogès a pu écrire :

« En 1847, la Basse Bretagne connut une détresse alimentaire dont nous avons peine à concevoir la gravité. L'hiver de 1845 avait été exceptionnellement rigoureux... La récolte de 1846 fut presque nulle. Le peu de grain obtenu fut raflé par des spéculateurs qui comptaient le vendre plus tard avec de gros bénéfices.

Au cours de l'hiver 1846-47, la faim produisit de tels ravages dans les campagnes que les décès dus au manque de nourriture se succédaient journellement comme au temps d'épidémie. On compta 18 676 décès »⁴.

De bonnes volontés locales tentèrent de remédier à cette situation par divers palliatifs.

3 - Annuaire de Brest 1848, cité par G. M. Thomas dans *Brest la Rouge*.

4 - Louis Ogès : *L'agriculture dans le Finistère au milieu du XIX^e siècle*.